

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 42

Artikel: La cocarde
Autor: Faure, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les professions des 386 décédés masculins se répartissent comme suit :

Artisans et ouvriers industriels	155
Commerçants	43
Tenanciers de débits de vin, cafetiers	33
Entrepreneurs industriels	7
Professions libérales, fonctionnaires employés de bureau	21
Domestiques, journaliers	49
Agriculteurs	17
Jardiniers	5
Voituriers, bateliers	12
Employés subalternes	8
Employés postaux et de chemin de fer	10
Cantonniers	5
Rentiers	11
Sans indication	10

Les professions de 74 femmes décédées se répartissent comme suit :

Artisannes et ouvrières de fabriques	10
Domestiques et journalières	6
Professions libérales	1
Tenancières d'un débit de vin	2
Commerçantes	5
Rentières	1
Ménagères	32
Sans indication	17

La statistique n'indiquant pas le nombre de décès totaux (non alcooliques et alcooliques) de chacune de ces professions, il n'est pas possible d'en déduire la fréquence de l'alcoolisme dans chacune d'entre elles. Toutefois l'agriculture paraît de beaucoup la moins contaminée par le fléau.

Cette statistique, cependant très concise, est singulièrement éloquente. En effet, chacun de ces décès survenus en 1896 représente une quantité énorme de misère, de chagrins, de dégradations dans les vices, de ruine domestique, et dans beaucoup de cas, de condamnations judiciaires.

S. GÉTAZ.

LA COCARDE

I

C'était la veille du quatorze juillet.

Ayant, entre elles deux, une petite table chargée d'ouvrage de lingerie, et assises devant la fenêtre de leur logement, au cinquième étage Edmée Lambert, une ravissante jeune fille aux grands yeux doux, et sa mère, une digne femme à l'air un peu triste, s'arrêtaient par moments de tirer l'aiguille, pour jeter un coup d'œil sur le faubourg Saint-Denis, lequel prenait son aspect des grands jours, et jetait au front décrépit de ses vieilles maisons, le large flamboiement des drapeaux tricolores.

Madame Lambert était veuve. Il y avait neuf

mort ! s'écria-t-elle avec épouvante. Ah ! je n'avais pas songé à cet effroyable malheur !

Elle n'y tint plus et appela une voisine ;

— Catherine, ma bonne Catherine, je vous en prie, veillez sur ma petite Andrée, il faut que je sorte ; il faut que j'aie m'informe ; je meurs d'inquiétude.

— Que vous est-il donc arrivé, ma chère ?

— Ah ! vous ne pouvez pas savoir. Vous le dire ? le temps me manque à présent ; ce serait trop long, et puis je n'ai plus la tête à moi. A mon retour, vous saurez tout. Mais rendez-moi ce service, Catherine, de demeurer ici une heure, rien qu'une heure. Je ne resterai pas longtemps dehors, je vous assure... Ah ! un mot encore, si mon mari rentrerait avant moi, dites-lui bien qu'il m'attend, qu'il ne se mette pas en peine, que je suis allée au devant de lui.

Elle partit en courant.

Deux heures plus tard, elle rentrait effarée, hors d'haleine, l'œil hagard, la poitrine gonflée de sanglots.

ans qu'elle avait perdu son mari, un brave ouvrier honnête et estimé de tous, dont la profession de tapissier donnait au ménage l'aisance, cette fortune des pauvres gens. Devant le malheur qui la frappait, Madame Lambert n'avait pas faibli : elle se devait à son enfant, à son Edmée, et la courageuse femme avait cherché un travail qui lui permit de vivre et de faire vivre sa petite fille. Comme on savait la veuve digne d'intérêt, de bonnes personnes s'étaient occupées de lui procurer des ouvrages de confections, qu'elle allait chercher, et livrer ensuite aux grands magasins de nouveautés.

Edmée avait grandi, à présent, c'était une charmante brune de dix neuf ans. Elle adorait sa mère et travaillait avec elle, depuis l'aube jusqu'au crépuscule.

Ce jour là, la jeune fille était songeuse.

La Fête nationale avait le privilège de lui rappeler un bien doux souvenir. Quatre ans auparavant, un soir de Quatorze Juillet, Edmée était descendue, avec sa mère, pour voir les illuminations et les bals en plein vent, où l'on dansait force quadrilles, aux accords d'un basson poitrinaire et d'un piston anémique. Toutes deux s'étaient arrêtées, quand un jeune homme à la physionomie douce et sympathique, s'approcha, invitant Edmée pour une valse. Madame Lambert, qui lisait clairement un désir muet, dans les yeux de sa fille, ne crut pas devoir refuser. Et, tout heureuse, Edmée avait dansé jusqu'à onze heures. Puis, au bras de sa mère, elle était entrée au logis.

Entre temps, le jeune homme avait acheté à un camelot deux petites cocardes tricolores, et avait prié Edmée de bien vouloir en accepter une comme souvenir de la fête, cela avec une telle courtoisie, que la fillette n'avait pu décliner l'offre.

Quelques jours après, le jeune homme du bal populaire avait, comme par hasard, rencontré Edmée qui allait porter de l'ouvrage, rue de Rivoli. On avait fait ensemble un bout de chemin, en causant de banalités, de la pluie, du beau temps ; puis, l'entretien avait pris une tournure plus intéressante ; des confidences s'étaient échangées. Bref, on s'était promis de se revoir, et, ma foi ! on s'était revu...

Le jeune homme s'appelait Paul Larochelle, à douze ans, s'étant trouvé orphelin, il avait été recueilli par un oncle, qui avait pris soin de son éducation, et lui avait fait donner une instruction suffisante. Aujourd'hui, Paul Larochelle était employé de banque et gagnait honorablement sa vie.

Il allait bientôt partir pour son service militaire, mais il avait exprimé à Edmée son vif désir de l'épouser à son retour, si, toutefois, elle voulait bien l'attendre...

Cela durait depuis un mois, et Madame Lambert ignorait encore les entrevues des deux

— Mon mari, avez-vous revu mon mari ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Non, répondit la voisine.

— Seigneur, Seigneur ! murmura la malheureuse qui tomba à genoux et tendit vers le ciel ses bras désespérés.

VII

Le premier soin de Fortunée, après avoir confié sa fille à l'officietise voisine, fut de courir tout d'une traite jusqu'à l'hospice des Enfants-Trouvés.

Elle arriva comme on allait fermer les portes ; la sœur tourière se tenait sur le seuil, son troussseau de clés à la main.

— Je désirerais parler à M^{me} la Supérieure, lui dit Fortunée.

— Impossible, madame.

— Pourquoi donc ?

— Il est trop tard, l'heure des visites est passée. Revenez demain.

jeunes gens ; or, une après-midi, comme Edmée, l'aiguille en l'air, paraissait toute pensive, sa mère qui, depuis quelques instants l'observait à la dérobée, lui dit :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui Edmée ?

— Mais... rien... maman.

Madame Lambert secoua la tête d'un air d'incredulité, et de sa voix tranquille :

— Tu me caches quelque chose, mon enfant ?

— Oh maman !... Tu sais bien...

— Fi ! la vilaine !

— Eh bien ! dit Edmée, prenant son courage à deux mains. Eh bien ! je vais tout te dire... Mais, tu ne me gronderas point, n'est-ce pas ? Te rappelles-tu ce jeune homme avec lequel j'ai dansé le jour de la fête nationale ?

— Parfaitement ; un garçon bien convenable...

— Oh ! oui ! maman ! bien convenable ! Et si doux, si bon !... Et bien ! ce jeune homme, je l'ai revu...

— Ah ! bah !

— C'est bien mal ce que je vais te dire, mère ; il m'aime... et je crois bien que je l'aime aussi...

— Alors si tu le crois, j'en suis sûre, moi ! dit la maman Lambert, en souriant ; et comment s'appelle-t-il ?

— Paul Larochelle.

— Eh bien ! tu diras à M. Paul Larochelle de venir déjeuner dimanche avec nous, et si, comme je l'espère, c'est un bon sujet... je ne demande qu'à vous rendre heureux tous deux !

Paul Larochelle s'était présenté le dimanche suivant. On avait convenu qu'Edmée l'attendrait jusqu'à son retour du service, et qu'après on ferait le mariage. Et, depuis ce moment jusqu'à son départ pour Brest, où il avait été incorporé dans l'infanterie de marine, il était venu tous les dimanches chez Madame Lambert.

Quand il avait fallu se séparer, la pauvre Edmée avait bien pleuré ; mais, enfin, elle s'était consolée en pensant que la séparation ne serait pas éternelle, et que son ami reviendrait quand il aurait payé sa dette à la patrie.

Quatre ans de cela !

II

Et Edmée songait à toutes ces choses la veille de ce quatorze juillet ; elle songait que son Paul devait bientôt revenir, qu'il était là-bas, loin, bien loin, en Extrême-Orient, mais qu'il annonçait son retour à brève échéance dans sa dernière lettre, à l'enveloppe historiée par les multiples cachets de toutes les postes du monde.

S'il allait arriver comme cela, un quatorze

Fortunée demeura quelques instants atterrée par cette réponse, puis, reprenant courage :

— Oh ! ma sœur, un mot, de grâce, balbutia-t-elle en fondant en larmes.

— Parlez, répondit doucement la tourière émue par cette douleur dont elle ignorait la cause.

— Un homme a dû venir tantôt.

— Peut-être bien ; mais il entre tant de monde ici durant la journée qu'il est difficile...

— Un homme d'une trentaine d'années.

— Précisez mieux, madame.

— Il venait réclamer un enfant...

— Ah !

— Un garçon de deux ans.

— Le nom de cet homme ?

— Pierre Michon.

(La suite prochainement.)

juillet ? Oh ! la bonne surprise ! Et la jeune fille jetait un long regard sur la petite cocarde tricolore, épinglée à la muraille, à côté du portrait du bien-aimé.

Comme il serait heureux, le brave Paul, au retour de ces terres lointaines, de revoir son vieux faubourg Saint-Denis, tout guilleret dans ses habits de fête, et, dans le carrefour populaire, le bal, le bal en plein air, où quatre ans auparavant leur amour naissant avait pris son essor !

Soudain, Edmée tressaillit, ainsi quesa mère. On venait de frapper doucement à la porte. La jeune fille alla ouvrir, et se trouva en présence d'un soldat d'infanterie de marine qui, l'air gauche et embarrassé, tortillaient entre ses doigts les bords de son képi.

Une bonne figure, ce militaire ! une bonne figure bronzée, hâlée par le grand soleil des tropiques, éclairée par deux yeux noirs dans lesquels semblait flotter quelque chose de triste.

Edmée l'avait fait entrer, et maman Lambert avait offert une chaise ; puis, fixant son regard sur l'uniforme du soldat et sur le numéro du régiment, qui se détachait en laine jaune au col de la tunique :

— A ce que je vois, vous êtes du même régiment que Paul...

— Effectivement, madame, effectivement, dit le militaire, essuyant du revers de sa manche de grosses gouttes de sueur qui perlaient à son front bruni.

— Et vous nous apportez des nouvelles de Paul ?...

— Oui, madame, oui... j'apporte des nouvelles, fit le visiteur, d'une voix basse, les yeux fixés à terre...

— Il va bien, au moins, notre cher Paul ?...

A cette question, le « marsouin » resta un instant sans répondre : puis, de l'air d'un homme qui prend un parti décisif.

— Pardonnez-moi, madame ;... Pardonnez-moi !... Mais je remplis un devoir pénible, et je viens vous demander...

— Quoi donc fit Edmée en pâlisant.

— D'avoir du courage, Mademoiselle !... Beaucoup de courage... Car notre pauvre Paul est...

— Ah ! mon Dieu ! dit la mère devant une catastrophe, mon Dieu ! Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, répondit le soldat avec les larmes dans les yeux, que Paul, mon frère d'armes est mort, il y a trois semaines, à bord du transport l'« Indo-Chine », en vu des côtes d'Algérie...

Il hâletait... La poitrine se gonflait sous les sanglots, et il se tut, laissant passer l'explosion de douleur provoquée par ses paroles.

Edmée faisait peine à voir. La pauvre enfant défilait, écrasée par ce coup de foudre. Et sa mère l'étreignait, cherchant à la consoler par de douces paroles.

Cette scène poignante dura quelques instants.

Enfin, Madame Lambert demanda des détails :

— Voilà comment le malheur est arrivé racontait le militaire. Paul a pris les fièvres là-bas... Il a été alité pendant la traversée, et j'ai presque toujours été auprès de lui. Il parlait continuellement de vous, mademoiselle Edmée, et son plus grand bonheur, c'était de rester, pendant de longues heures, à regarder un petit portrait, le vôtre, et une cocarde tricolore qu'il embrassait comme un enfant... Ah ! vous pouvez être certaine d'avoir été bien aimée, Mademoiselle ! Quand le dernier moment est arrivé, Paul m'a fait appeler par l'aumônier du bord et m'a dit : « Fragerolles, tu es mon ami, mon frère d'armes ; donne-moi ta main et promets-moi de faire ce que je te demande-

rai. » — C'est fait d'avance, mon vieux, foi de « marsouin », ai-je répondu. — « Bien, merci !... Dès ton arrivée à Paris, tu t'en iras au numéro 26 du faubourg Saint-Denis, tu monteras au cinquième étage et tu demanderas Mme Lambert... Tu lui conteras le malheur... le plus doucement possible... ainsi qu'à sa fille... de façon à ne pas leur faire trop de peine... Et puis, tu donneras à Mlle Edmée cette petite cocarde tricolore, comme dernier souvenir de son ami. »

Fouillant dans la poche de sa tunique, le soldat en avait tiré la cocarde fanée, jaunie par le temps ; il tendit alors cette relique à Edmée, en laissant tomber ces mots d'une voix grave :

— Voici, Mademoiselle... J'accomplis ma promesse... Paul a ajouté ceci ; — En remettant ceci à Mademoiselle Edmée, tu lui diras : Paul Larochelle me charge de vous apporter, à vous et à votre mère, le dernier baiser d'un mourant. — Ma tâche est remplie à présent... pauvres femmes ! Ah ! croyez-moi ! j'aurais mieux aimé laisser là-bas, dans la brousse, ma peau trouée par les pirates du Fleuve-Rouge que d'avoir pareille chose à vous annoncer !...

Il essayait de sa main les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Maintenant, dit-il, voulez-vous me permettre de vous embrasser, au nom de notre pauvre ami ?

Et dans une même étreinte, il unit la mère et la fille.

III

Au dehors, les premiers pétards de la Fête Nationale préludaient aux réjouissances populaires ; et la pauvre Edmée, brisée, anéantie, contemplant avec ses grands yeux doux, noyés de pleurs, la petite cocarde tricolore...

AUGUSTE FAURE.

MENUS PROPOS

Immeubles monstres. — On vient de construire à Chicago, en 190 jours, une maison de vingt et un étages, qui mesure soixante-seize mètres de haut, soit dix mètres de plus que les tours de Notre-Dame.

Cet immeuble, comme notre basilique nationale, est construit dans le style gothique. Toutes les parties en bois sont ignifugées. Il y en a peu, d'ailleurs, la charpente, les châssis des fenêtres et même les portes étant métalliques.

L'intérieur des pièces est garni d'ornements en mosaïque. Chaque chambre est éclairée à l'électricité et chauffée à la vapeur d'eau.

Six ascenseurs hydrauliques, marchant à la vitesse de cent dix mètres à la minute, desservent, jour et nuit, les vingt et un étages de l'immeuble.

Cent quatre-vingt-dix jours pour construire cet immeuble géant ! Qu'auraient dit nos bons ancêtres du moyen âge ?

A propos de vastes maisons, la *Revue municipale* assure que le record de la grandeur n'est pas détenu par Chicago, mais par Vienne (Autriche).

Il existe dans le faubourg de Wieden, un immeuble qui comprend 400 appartements et 4,400 chambres. Il loge actuellement 2,112 personnes, qui paient un loyer annuel de 400,000 florins (environ 246,000 francs).

Voilà un genre de fief que les plus grands seigneurs ne connaissaient pas autrefois.

Four avoir de faux vieux sous qu'y a-t-il à faire ?

Un naturaliste italien, Spallanzani, pour étu-

dier les phénomènes de la digestion, faisait avaler à des oies des tubes en cuivre remplis de viande. Il observa que le métal s'altère dans l'estomac.

D'ingénieux faussaires en ont fait leur profit ; ils ont eu l'idée, depuis lors, d'ingérer dans l'œsophage de ces volatiles des imitations de vieilles monnaies qu'ils attendent patiemment « comme on attend un train à la sortie d'un tunnel », dit poétiquement un de nos confrères.

Lorsque les pièces reparaissent, elles ont une « patine » merveilleuse, et les experts les plus compétents n'hésitent pas à leur attribuer un nombre respectable de siècles.

Un lac mystérieux. — Le lac Wetter, en Suède, passait, aux yeux des habitants de la contrée, pour un puits sans fond. Un groupe de savants suédois vient, dit-on de détruire cette légende. Il résulte des sondages auxquels ils se sont livrés sur différents points du lac Wetter que celui-ci mesure seulement 119 mètres dans sa plus grande profondeur.

Malgré tout, il est certain nombre de faits mystérieux que les savants n'ont pu expliquer.

Par exemple, on a observé que des créatures vivantes, animaux et végétaux, peuvent accomplir de véritables voyages entre le lac Wetter en Suède et le lac de Constance situé entre l'Allemagne et la Suisse. On a remarqué encore — et ce sont de véritables savants qui se sont livrés à ces recherches, — que la vie animale est la même dans les lacs suédois et dans les bassins d'eau douce de l'Allemagne.

Si étrange que le fait paraisse, il se trouve même des savants dignes de foi pour déclarer que, lorsqu'un orage éclate sur le lac de Constance, le lac Wetter se met à rouler des vagues plus grosses que d'habitude ! La réciproque serait vraie : quand une tempête trouble les eaux du lac Wetter, le lac de Constance deviendrait légèrement houleux sans cause apparente. Les riverains de ces deux nappes d'eau connaissent bien, paraît-il, ce phénomène. Mais jusqu'ici les géologues y ont perdu leur latin.

Y a-t-il de mystérieuses sympathies entre les lacs comme il y en a parfois entre les hommes ? Ibsen devrait bien faire un drame symbolique là-dessus. Il est vrai qu'Ibsen n'est pas Suédois, mais Norvégien.

Régime pour les obèses. — Se basant sur des expériences de Voit qui démontrent que si on nourrit un chien exclusivement avec beaucoup de viande très maigre il n'augmente pas de poids tandis qu'il engraisse et augmente de poids si on lui donne peu de viande mais beaucoup de féculents et de graisse, M. A. Robin formule de la manière suivante le régime des obèses. Dans ce régime il supprime les graisses, les farineux et tout ce qui peut épargner ou favoriser la formation de tissus gras-seux dans l'organisme.

1° A 8 heures du matin : un œuf à la coque ; 20 grammes de viande maigre *froide* ou de poisson *froid* (l'expérience a montré que la viande *froide* peut être consommée en plus grande quantité que la viande chaude sans amener d'augmentation de poids) ; 10 grammes de pain ; une tasse de thé léger et très chaud sans sucre.

2° A 10 heures : deux œufs à la coque ; 5 grammes de pain ; 150 centimètres cubes d'eau rougie ou de thé sans sucre, ou de camomille.

3° A midi, viande *froide* à volonté ; pas de pain, celui-ci est remplacé par de la salade ou du cresson légèrement salé, le tout additionné de jus de citron. Si le malade exige du pain, en accorder au plus 30 grammes. Salades cuites